

DURABILITE OU BESOIN D' UNE NOUVELLE INSTITUTION PHILOSOPHIQUE DES SOCIETES

Nikitas Chiotinis

RESUME

Le besoin de promouvoir le concept de la “viabilité” ou de la “durabilité” dans toute activité humaine, est désormais devenu impératif. Son institution ou légitimation paraissent être choisies comme moyen préliminaire à son élévation en objectif collectif mondial. Toutefois, cela ne suffit pas puisque avant tout la “durabilité” évoque une solidarité ainsi qu’une co-gestion intergénérationnelles et cela se trouve en pleine contradiction avec les priorités de la vie de l’Homme moderne qui dérivent du fondement philosophique des temps modernes. Il faut que l’Homme considère de nouveau son existence comme faisant parti d’un Tout temporel et spatial qui dépasse sa propre vie dite “physique”, il faut qu’il reprenne conscience qu’il est participant décisif sinon créateur de son histoire, de l’Histoire même.

INTRODUCTION

Les premiers efforts, pendant les temps modernes, de sauvegarder la “Nature”, de sauvegarder la “durabilité” ou la “viabilité” de l’écosystème-cadre de l’existence de l’Homme et soutien de toute activité humaine – efforts qui sont d’ailleurs exprimés au niveau de la gestion de l’espace - doivent être recherchés au milieu du XIXème siècle. D’abord en U.S.A., ensuite dans plusieurs pays développés, les premières désignations de grands espaces verts en “parcs nationaux”, ont été commencées : cela témoigne bien un effort de sauvegarde d’un certain environnement soit disons “original”. Les raisons ont été tout d’abord esthétiques - esthétique du paysage, recherche du “pittoresque”, préservation et observation de la variété de la biodiversité ; il ne faut tout de même pas ingérer l’incontestable influence des premiers mouvements écologiques, qui proclamaient une nouvelle morale écologique. Par la suite, le besoin de protection de grands écosystèmes maritimes et terrestres, sous le but de la préservation des ressources naturelles vitales et nécessaires pour le développement “durable” des sociétés humaines commence à devenir impératif. Durant les dernières années, le besoin de préserver l’écosystème dans lequel et à cause duquel nous existons, nous nous “développons” et nous créons l’Histoire, pour que cette existence, ce développement et cette Histoire soient “durables” ou “viables”, devient de plus en plus impératif. Les analyses des scientifiques spécialisés démontrent clairement que si la manière dominante du “développement”, manière qui épuise, désorganise et tend ainsi à détériorer l’écosystème existant, c’est –à-dire le cadre d’existence des générations actuelles ainsi que des générations futures, continue à rester la même, la possibilité même d’existence des générations futures deviendra problématique. La réaction envers cette mentalité dominante, mentalité qui met en cause l’avenir même de notre planète, s’intensifie de plus en plus ; durant ces dernières années le besoin de concevoir toute activité humaine sous l’angle de la “durabilité” ou “viabilité” paraît donc comme nécessaire et nous nous sommes ainsi lancés dans un effort pour que cela devienne une sorte de conscience mondiale, pour qu’il devienne une stratégie universelle ayant comme but la préservation de l’environnement, la préservation de la continuité même de l’Histoire. Dans le texte qui suit nous essaierons d’ouvrir la discussion vers un

plus profond examen de ce problème, en considérant que ce n'est qu'ainsi que nous arriverons à sa résolution. La "durabilité" exige avant tout le changement de la mentalité contemporaine, c'est-à-dire le changement du fondement philosophique de l'humanité contemporaine, comme nous allons voir, ce qui ne peut être atteint ni par des moyens fiscaux ou juridiques, ni par le moyen d'une "sensibilisation" utopique qui vise à promouvoir une nouvelle "morale" (terme d'ailleurs qui n'a pas tellement de sens).

A. LA QUESTION DE LA "DURABILITE". LE CAS DE LA GESTION DE L'ESPACE

Durant les dernières années et surtout après l'apparition de certaines formes de pollution dites "globales", tout le monde est sensibilisé sur les problèmes écologiques profonds de notre planète. Les données scientifiques démontrent de plus en plus clairement que la dégradation croissante de l'environnement, la désorganisation croissante de l'écosystème-cadre de notre existence même, menacent la survie même de l'homme sur la planète. Les conséquences écologiques de l'appauvrissement en ozone, les changements climatiques, la dégradation des sols, le déboisement, la diminution de la diversité biologique et l'accroissement de la pollution atmosphérique, de la pollution des eaux et des sols soulignent le risque de perturbation des grands mécanismes régulateurs de la planète et menacent l'avenir commun et durable de l'humanité. Il paraît en plus être devenu clair que cette détérioration écologique en cours, le danger d'épuiser, de désorganiser et finalement de déréprier l'écosystème existant, c'est-à-dire le cadre de l'existence et du soutien des générations contemporaines ainsi que futures, est du à la manière dont les sociétés concevaient, tout au moins jusqu'à aujourd'hui, leur "développement"; ce développement qui ne vise qu'à répondre aux exigences de la production la plus grande possible, en vue d'une plus grande consommation et en négligeant ainsi les conséquences de la consommation de l'environnement même et des ressources qu'il nous procure, puisque celui aussi devient un bien à consommer.

Les premières réactions à cette mentalité dominante, ont apparues par le moyen des divers mouvements écologiques, qu'à partir des années '70 ont commencé à avoir un certain impact au public. Mais là où l'effort à rendre la protection de l'environnement un but collectif mondial, en termes réels, c'est à dire dispensé des effusions romantiques des premiers écologistes concernant "le retour à la nature" ou même le refus ou l'inversion de toute sorte de développement des sociétés, c'était durant la Conférence des Nations Unies sur l'Environnement et le Développement à Rio de Janeiro, réunie à Brésil en Juin 1992. Le fameux Agenda 21, c'est à dire "l'agenda du 21eme siècle" a essayé d'acquiescer l'Humanité de l'obsession de la croissance. L'Agenda 21, un plan d'action pour les années 1990 et bien plus loin, dans le siècle suivant, élaborant des stratégies et des mesures dans un programme intégré pour arrêter et renverser les effets de la détérioration de l'environnement, en même temps que promouvoir un développement écologiquement rationnel et durable dans tous les pays, a centré

l'attention du monde entier au besoin de promouvoir le développement soutenable à une échelle globale. Ce programme global, a constitué ainsi la base d'une nouvelle participation mondiale en vue d'un développement et d'une protection de l'environnement durables dans un monde de plus en plus interdépendant .

Comme il est bien connu, plusieurs références ont suivi au cours des diverses conférences internationales relatives jusqu'au Traité d'Amsterdam selon lequel la promotion d'un "développement équilibré et durable" remplace le "progrès social et économique équilibré et durable" du Traité de Maastricht. Parmi les missions de l'Union sont mentionnés par le Traité d'Amsterdam la promotion d'"un développement harmonieux, équilibré et durable des activités économiques" ainsi qu' "un niveau élevé de protection et d'amélioration de la qualité de l'environnement" ce qui remplace le simple "respect de l'environnement" mentionné dans le Traité précédent.

Le besoin de voir toute activité humaine sous la règle de la "viabilité" ou de la "durabilité" - industrie durable, agriculture durable, tourisme durable, aménagement de l'espace et urbanisme durables, architecture durable, etc. – ayant pour but la préservation de l'écosystème qui constitue le cadre de l'Histoire même, paraît être une exigence prioritaire que nous essayons de promouvoir vers une sorte de conscience mondiale qui formulera une stratégie universelle pour la sauvegarde de l'environnement, pour la sauvegarde de l'Histoire même. Comme moyens d'ériger la règle de la "durabilité" à un plan collectif mondial il semble avoir été choisis : d'une part un effort de sensibilisation mondiale – p.ex. la Conférence de Rio et son fameux Agenda 21- d'autre part sa mise en vigueur juridique. Le traité de Maastricht, p.ex., et celui d'Amsterdam ont été validés par des lois et ainsi les principes des "droits de l'environnement", que contiennent ces Traités, constituent désormais des droits nationaux d'une valeur "supra-législative". Mais la question qui se pose ici est de savoir si d'une part une quelconque "sensibilisation" peut toucher la mentalité dominante, et d'autre part si une législation ou quelque autre sorte d'imposition étatique sont capables de rendre la "durabilité" universellement acceptée comme règle à toute sorte d'activité humaine, si elle est suffisante à promouvoir un but collectif universel des sociétés, élément sine qua non pour avoir les résultats souhaités. Est-ce-que ce sont seulement les "intérêts investis" qui deviennent de plus en plus incontrôlables dans la "mondialisation" en cours, rendant ainsi difficile l'harmonisation aux exigences de la "durabilité" ? nous croyons que cela n'est qu'un simple sous-phénomène du problème ; le principal est que la "durabilité" présuppose avant tout un changement radical du comportement de l'homme, un changement radical de son attitude envers sa vie, un changement radical de ses priorités. Elle demande de lui une conscience historique, elle demande de lui de se considérer au moins comme co-participant à son histoire, à l'Histoire même. Mais cela s'associe au fondement philosophique des sociétés et le fondement philosophique des temps modernes- que nous appelons "*institution philosophique*" des temps modernes - semble exclure cette possibilité, comme nous essaierons de l'exposer dans ce texte .

B. L'INSTITUTION PHILOSOPHIQUE DES SOCIÉTÉS ET LE FONDEMENT PHILOSOPHIQUE DES TEMPS MODERNES

Il est communément reconnu que les sociétés existent, survivent et évoluent, fondées sur des éléments imaginaires, c'est-à-dire à cause des significations imaginaires et non pas sur des éléments "réels", au sens restreint contemporain du terme ou sur des éléments "économiques", au sens marxiste du terme. Marx assurait que l'Appollon de Dèlphes était pour les Grecs une force aussi réelle que n'importe quelle autre. Ainsi, l'"économie" dite "réelle" est manifestement basée sur des éléments imaginaires, puisqu'elle a à faire, avant tout, avec les priorités de la vie des hommes, avec leurs besoins et leurs désirs; ces priorités sont déterminées par des significations au moins aussi imaginaires que réelles et dans la mesure où cette "réalité" est indépendante des significations imaginaires. Tous les sociologues aujourd'hui - ou presque tous - ont adopté la notion de l'"institution imaginaire des sociétés" - proposée par K.Kastoriadis - ainsi que le fait que sans cette "institution imaginaire" ni les sociétés ni l'histoire n'existeraient. Les significations imaginaires sont celles qui socialisent les hommes, leurs donnent identité, critères de référence, valeurs, règles et priorités de vie. Ce sont elles qui maintiennent la surprenante diversité et l'équilibre des institutions dans les sociétés.

Il faut ici ajouter quelque chose qui nous semble très fondamentale sur ce sujet, quelque chose ignorée ou auquelle on ne porte pas l'importance nécessaire, ayant comme résultat non seulement une conception incomplète, mais aussi une conception tout à fait fautive de la manière dont l'Homme existe, agit, évolue et crée l'Histoire : cette "institution imaginaire des sociétés" est due à la manière dont l'homme conçoit et interprète chaque fois le Cosmos, l'Univers dans lequel il se trouve, avec ses qualités et ses dimensions spatiales, temporelles ou autres, ainsi que son assise existentielle et son rôle dans ce Cosmos, dans l'Espace et dans le Temps; c'est-à-dire que cette "institution imaginaire" est due à sa Pensée ou à sa position philosophique, elle est due au fondement philosophique des sociétés ; elle est due à l'attitude philosophique des hommes, de l'homme en tant qu'individu-être philosophique par excellence de par sa nature et en tant que société, société avec un fondement philosophique et des plans et des buts collectifs déterminés par ce fondement. Il nous semble évident qu'il faut ici remplacer le terme "institution imaginaire des sociétés" par les termes plus corrects "institution philosophique des sociétés" ou "institution ontologique des sociétés".

Un parcours attentif de l'histoire, confirme qu'un des premiers soins de l'homme, une des plus importantes - sinon la plus importante - priorité de sa vie, a toujours été sa relation avec ce qu'il considérerait chaque fois comme le Cosmos, a toujours été le prolongement de sa portée spatiale, temporelle ou autre, vers ce Cosmos ou Univers préexistant, cet Ordre Eternel ou Principe Créateur ou quoi que ce soit d'autre que ce Cosmos ait signifié pour lui ; l'homme a toujours eu le

besoin vital d'obtenir une assise existentielle dans le Temps et dans l'Espace, le besoin vital d'obtenir une identité et une sûreté existentielles.

Déjà dès l'aube de l'Histoire - pendant la période préhistorique - c'était le chaman, le prêtre, le mage ou le chef spirituel qui assumaient un rôle principal dans les sociétés ou groupes d'hommes des cavernes, justement parce qu'ils avaient la capacité ou la qualité de se mettre en relation - ou de contrôler - l'au-delà de la réalité visible et de la réalité dite aujourd'hui "physique". Lors de la période suivante, dite mégalithique, ce besoin de se mettre en relation avec le Cosmos, était assuré par les Menhirs. Il s'agit de pierres droites qui pouvaient atteindre les 300 tonnes et les 23 mètres de hauteur, disposées en alignement ou en cercle; leur symbolisme cosmique et leur force esthétique sont évidents. L'importance que les hommes donnaient à la communication cosmique ou au prolongement cosmique de leur vie à travers ces constructions est évidente : aucune habitation - au sens contemporain du mot - ou autre construction "quotidienne", n'a été sauvée. Il est évident que les besoins de la vie dite "quotidienne" - n'étaient pas leur seule priorité : il est clair que le besoin de l'interprétation du Cosmos, le besoin de trouver un champ existentiel de référence à leur vie, le prolongement de la portée de leur vie dite aujourd'hui "physique" était, sinon la principale, tout au moins une des principales priorités de leur vie.

En Egypte, toute la vie semble être une cérémonie tendant vers l'Ordre éternel. L'architecture et tous les autres arts expriment clairement cette priorité de la vie quotidienne des Egyptiens. En Grèce, l'interprétation du Cosmos et du champ existentiel de référence de l'humanité, se présente sous la forme des Mythes. Les Grecs ont fait descendre leurs dieux sur Terre, pour qu'ils puissent retourner ensuite en haut avec eux. Cette proposition de civilisation, représentait pour eux priorité principale de leur vie, clairement exprimée lors de toutes les manifestations de la vie quotidienne : en Politique, dans la Pensée systématique - ce que nous appelons aujourd'hui philosophie - dans l'architecture et dans toutes les autres arts. La première période de l'époque romaine - c'est-à-dire la période pendant laquelle la capitale de l'Empire était Rome - n'a pas pu interrompre l'élan dynamique de la Proposition Hellénique qui a tout naturellement conduit à la nouvelle floraison de l'époque dite Byzantine. La priorité presque exclusive de la vie quotidienne devient alors la "déification" de l'homme - *Théosis*, *Θέωσις* - à travers l'expérience ecclésiastique. Une des punitions juridiques les plus sévères était celle de l'exclusion du croyant de la sainte liturgie, c'est-à-dire de l'expérience ecclésiastique, de son effort quotidien de labourer sa relation Personnelle avec la Vérité, avec Dieu.

De même, à partir de la dite Renaissance jusqu'à nos jours, c'est l'institution philosophique des sociétés ou leur fondement philosophique qui détermine leur Manière d'exister et d'évoluer, le mode de vie et de Pensée des hommes, les priorités de leur vie quotidienne. Le rejet progressif des Ontologies jusqu'alors existantes - qu'à tort nous appelons aujourd'hui religions au sens contemporain du

terme- ne signifie pas que les sociétés ont cessé d' avoir un fondement philosophique. Malgré le recul progressif de toute pensée ontologique par les philosophes traditionnels, ce sont les physiciens qui l' ont prise en charge, peut-être sans avoir très bien conscience de la portée ontologique de leurs recherches. La Physique des temps modernes a très bien pu soumettre à l'humanité, à la conscience de l' homme moderne, une nouvelle configuration du Cosmos, une nouvelle conception de l' Existence et de l' Histoire, de la Réalité, de l' Homme et de son rôle dans ce nouveau Cosmos.

De la dite Renaissance donc, un abandon progressif de tous les champs existentiels de référence de l' humanité commence. Le Cosmos géocentrique et anthropocentrique des Grecs ainsi que le Cosmos clairement anthropocentrique du Christianisme Orthodoxe laissent progressivement la place à un Univers décentré et infini, à un Univers qui deviendra tout à fait mécaniciste quand la Cosmologie arrivera à devenir science "physique".

Ce parcours commence avec Nicolas de Cues qui est le premier qu' a affirmé l' infinité de l' Univers, il passe par Bruno, Kepler, Copernic, Galilée, Descartes et s' accomplit avec le triomphe de Newton. Le rejet de l' idée du Cosmos - qui comme terme est liée à la conception géocentrique et à la géométrisation de l' Espace, constitue le grand tournant de la Pensée au XVIIème siècle qui peut se décrire ainsi :

a. Le Cosmos comme un Tout fini et bien ordonné dans lequel la structure spatiale incarnait une hiérarchie de valeur et de perfection, monde dans lequel "au-dessus" de la Terre lourde et opaque, centre de la région sublunaire du changement et de la corruption , est substitué par un Univers indéfini et même infini. Cet Univers infini ne comporte aucune hiérarchie naturelle et il est uni seulement par les lois qui le régissent dans toutes ses parties; il s' agit d' un Univers dont tous ses composantes sont au même niveau ontologique.

b. La conception aristotélicienne de l' espace comme espace différencié de lieux intramondains est remplacée par celle de l' espace de la géométrie euclidienne - extension homogène et nécessairement infinie - désormais considéré comme identique en sa structure avec l' espace réel de l' Univers.

Tout cela implique le rejet par la pensée scientifique de toutes considérations basées sur les notions de valeur, de perfection, d' harmonie, de sens et de fin, et finalement la dévalorisation complète de l' Etre, le divorce total entre le monde des valeurs et le monde des faits.

Les conséquences de ce grand tournant de la Pensée pour l' homme ont été très importantes : l' homme moderne a perdu sa place dans le Cosmos, ou plutôt l' homme a perdu le Cosmos qui était jusqu' alors la référence de son Existence, qui était jusqu' alors l' objet de son Savoir. Nous sommes arrivés à une conception sans précédent historique du Cosmos, de l' Univers et de la Réalité : le nouveau

Cosmos n' est désormais qu' une grande machine qui obéit à des "lois physiques", il n' est rien d' autre qu' une grande horloge bien accordée ; on est en plus très peu intéressé par son constructeur, puisqu' elle semble en toute logique fonctionner très bien de toute seule. Si l' homme arrive alors à déchiffrer ses "lois physiques", il pourra contrôler la Nature, la Réalité, le Cosmos même et les rendre serviteurs de ses propres besoins et ambitions. Ces besoins et ces ambitions ne sont plus centrés que sur le présent d' où proviennent les nouvelles notions du bien-être et du "développement" que nous reconnaissons aujourd' hui comme telles. Ceci parce qu' en plus, très vite et tout naturellement, la conception mécaniciste du Cosmos et de sa fonction s' est prolongée à la Biologie, par la théorie holistique darwinienne des Espèces, de l' Homme, finalement de l' Histoire même , théorie qui a été reçue comme allant presque de soi .L' Homme ne consiste plus alors qu' en un chaînon dans la chaîne de l' évolution des Espèces, il se trouve au même niveau ontologique que les autres êtres vivants de cette planète (comme par ailleurs la dite "écologie profonde" d'aujourd'hui le soutient aussi) il ne consiste qu' en une coïncidence physique due au hasard.

Voilà donc le fondement philosophique, l' institution philosophique des temps modernes où dominant, tout au moins "officiellement", la conception newtonnienne de la réalité et la conception darwinienne de l' Histoire. L'existence humaine ne peut puiser ainsi de signification que dans le présent, dans l' expérience directe de la vie dite physique. Tout effort de prolongement de la portée spatiale ou temporelle de l' Homme n' a plus de sens, puisque son existence se trouve serrée au temps restreint entre sa naissance et sa mort. Ce vide existentiel semble être définitif : personne ne semble s' en soucier , même pas les "philosophes", qui raisonnent aujourd' hui la nouvelle "meta-philosophie" laquelle n' a rien à voir avec des problèmes ontologiques. Aucune recherche plus profonde de la vie, aucun plan vraiment collectif ne semble plus faire agir les sociétés. La Politique qui autrefois servait la poussée en avant des visions collectives de prolonger la portée des Hommes et de leurs sociétés dans le Cosmos et dans l' Histoire, cette politique a sombré dans une simple gérance technobureaucratique ayant comme seul but une plus grande prospérité matérielle, une plus grande production pour une plus grande consommation " ici et maintenant ". Les hommes des temps modernes semblent être conduits vers une individualisation complète, individualisation presque défensive et psychotique, comme provenant de l' instinct d' auto-conservation, puisque la vie semble avoir perdu toute signification plus profonde que celle de la consommation, semble avoir perdu toute envergure au delà de la vie dite " physique ". Voici donc l' exclusion historique. C' est la fin de la Politique, la fin de la Pensée, la fin de la Société, la fin de l' Histoire.

C. LA "DURABILITE" COMME BUT COLLECTIF OU VERS UNE NOUVELLE INSTITUTION PHILOSOPHIQUE DES SOCIETES

Il nous semble être devenu clair que pour que la “durabilité” puisse devenir un but collectif, pour que ses objectifs deviennent priorité des sociétés contemporaines, il faut que l’ “institution philosophique” de celles-ci change. Il faut que l’ Homme considère de nouveau son existence comme faisant parti d’ un Tout temporel et spatial qui dépasse sa propre vie dite “ physique ”, il faut qu’ il reprenne conscience qu’ il est participant décisif sinon créateur de son histoire, de l’ Histoire même. Les sociétés doivent par conséquent se donner de nouveau comme but collectif le prolongement spatial et temporel , c’ est-à-dire Historique, de leur portée. Nous croyons que nous sommes très près de ce tournant culturel.

Tout d’ abord, la conviction que l’ Homme fait parti d’ un Tout temporel et spatial qui dépasse sa propre vie “ physique ”, d’ un Tout vers lequel il recherche le prolongement de sa portée et duquel il puise une signification à sa vie et une raison à son existence, n’ a jamais cessé d’ être dans le subconscient collectif des peuples –comme dirait Jung- malgré la persistance des intellectuels de l’ Occident. Nous appuyons cette conviction tout d’ abord sur la constatation que derrière de nombreuses coutumes de notre vie quotidienne se cache, sous une forme latente mais toujours valable, le refus de l’ homme de considérer son existence limitée au temps et à l’ espace de sa présence physique. Il est significatif que l’ arrachement à la vie de toute signification allant au delà de la présence temporelle et spatiale de l’ homme physique – malgré les efforts des intellectuels occidentaux à exclure de leurs recherches toute notion transcendente- n’ a pas été réellement acceptée ni même par les partisans des idéologies dites anti-métaphysiques ou matérialistes : des mausolées illustres, p.ex., ont été construits pour les leaders communistes, les peuples de tous horizons participent à diverses sortes de cérémonies – les psychologues Gestaltiens nous expliquent que cela exprime leur désir de participer à un plus haut niveau d’ existence- les Traditions survivent dans la vie quotidienne des peuples, etc.

Mais, à part cette persistance des peuples à avancer vers une plus grande envergure de leur vie- c’ est à dire vers ce qui fait générer l’ Histoire- l’ extraordinaire évolution des sciences contemporaines, allant jusqu’ à leur redéfinition, remet en jeu les grandes questions ontologiques. C’ est la Physique qui est en tête de ce tournant radical. Elle nous a presque introduit dans une époque post-newtonienne ou post-physique, en s’ étant fortement lancée vers une vision toute nouvelle de la Réalité, du Temps et de l’ Espace, du Cosmos et de l’ Histoire, mais aussi du rôle de l’ Homme dans tout cela. Le plus impressionnant ici, c’ est qu’ elle aboutit assez souvent à des idées ontologiques semblables, voire identiques, à celles de certaines Traditions anciennes. Nous croyons que c’ est à cause de ce fait incontestable, ainsi qu’ à la constatation de l’ impasse historique dans laquelle se trouve aujourd’ hui l’ humanité, que nous sommes témoins d’ une réévaluation des Traditions locales , que jusqu’ à maintenant l’ Occident méprisait.¹ L’ Occident

¹ Les ethnologues anglosaxons ont introduit récemment le terme scientifique d’ “aculturation”, qui a la signification suivante : Quant un pays qui possède sa propre Tradition tend à participer ou à s’ adapter à la civilisation occidentale, désormais universelle , sous la pression des biens de l’ Occident , il révèle avant tout , ou même crée , des valeurs propres à sa tradition ; il les projette ensuite dans toutes les directions , avec le sentiment qu’ elles sont de même rang , ou même supérieures, à celles des valeurs dominantes - c’ est à dire des valeurs occidentales . Le pays s’ appuie sur des éléments de

aujourd'hui aspire à des sociétés " multiculturelles " et ceci est presque devenu la politique culturelle de l' Europe Unie. Nous croyons que tout cela montre qu' aujourd'hui le monde entier s'est lancé à la recherche des valeurs perdues, ce qui conduira peut-être à une grande synthèse culturelle ou à une renaissance de l' Histoire .

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Chiotinis, N.(1997): '*La fin de l'histoire ou/et le commencement de la nouvelle ?*'; Proceedings of the VIIIth International Congress "Cosmos and Philosophy", Varna, Bulgaria
- Dekleris, M. (1996) : '*Le dodecadelte de l'Environnement*', Editions Ant. Sakkoula, Athènes
- Kastoriadis K., (1981) : '*L'institution imaginaire de la société*', Editions Reppa, Athènes
- Koyré, Al. (1962) : '*Du Monde clos à l' Univers Infini*', éd. Gallimard, Paris
- Kyvelou, St., Chiotinis N. (1997): '*Durabilité ou besoin d'une nouvelle institution philosophique des sociétés*', UNESCO International Conference Proceedings, Thessalonique
- Nash, R.-F.(1995): '*Les droits de la nature – histoire de l'ethique environnementale*' Editions Thymeli, Athènes
- Ramphos, St. (1996) "*Chronique d'une nouvelle année*" Chap. "*Culture et Citoyenneté* ", Editions Indiktos, Athènes

valeur universelle de sa propre tradition culturelle, les élabore comme tels , ou, le plus souvent - nous disent les ethnologues - les élabore avec des prêts extérieurs, c'est-à-dire avec l'aide de l'Occident , pour qu'ils puissent mieux se mettre en relation avec des éléments analogues des sociétés avancées - c'est-à-dire des sociétés occidentales. La dimension universelle de ces Traditions , permèt aux caractères indigènes de cette société arriérée, de pénétrer et de s'installer dans la réalité désormais universelle , malgré l'inégalité existente,sans que cela veuille dire que la civilisation dominante n'en profite pas . Dans cette hiérarchie donnée ,les gains sont réciproques. Ramphos, St. (1996) "*Chronique d'une nouvelle année*" Chap. "*Culture et Citoyenneté* ", Editions Indiktos, Athènes (en grec)